



10-2016

Aux Origines du Mandéisme : la Question de Jean le Baptiste

Edmondo Lupieri

Loyola University Chicago, elupier@luc.edu

Recommended Citation

Lupieri, Edmondo. Aux Origines du Mandéisme : la Question de Jean le Baptiste. *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses*, 123, : 199-204, 2016. Retrieved from Loyola eCommons, Theology: Faculty Publications and Other Works,

This Conference Proceeding is brought to you for free and open access by the Faculty Publications at Loyola eCommons. It has been accepted for inclusion in Theology: Faculty Publications and Other Works by an authorized administrator of Loyola eCommons. For more information, please contact ecommons@luc.edu.



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

© École Pratique des Hautes Études, 2016.

Aux origines du mandéisme : la question de Jean le Baptiste

Nous avons exploré les origines du mandéisme et la possibilité d'une connexion historique avec la figure de Jean le Baptiste, puis l'histoire de la « découverte » des mandéens par les Européens au XVI^e siècle et la construction d'un « mythe des origines », selon lequel les mandéens ont été considérés des Chrétiens, disciples de Jean l'Évangéliste et, après, de Jean le Baptiste. Après quelques renseignements sur la structure socioreligieuse traditionnelle des communautés mandéennes, nous avons étudié certains éléments de la théologie et puis l'histoire du salut, de la création du monde et d'Adam, jusqu'à la venue de Jean et la fin du monde. Enfin nous avons analysé la formation et l'évolution de la figure de Jean dans les couches littéraires et liturgiques et dans les traditions orales.

Traces d'histoire : une introduction

Le but de la conférence introductive a été celui d'historiciser le problème, considérant que l'idée d'une « origine » pour les mandéens n'apparaît dans les textes des Européens qu'au XVI^e siècle¹. Auparavant, les mandéens avaient été « découverts » une première fois à la fin du XIII^e siècle by Ricoldo Pennini (Riculdus a Montecroce), un missionnaire dominicain qui nous a laissé une description des *monstra* qu'il avait vus en Mésopotamie. Comme une *gens monstruosa ac singularis*, c'est-à-dire une curiosité religieuse et ethnographique, les mandéens sont décrits d'une façon précise : ils célèbrent beaucoup de baptêmes, aiment particulièrement Jean le Baptiste et même « Mahomet les loue beaucoup dans son Coran ». Malheureusement ce chapitre de Ricoldo ne fut pas copié dans la plupart des manuscrits de son œuvre et ne sera retrouvé et imprimé qu'en 1948². Ainsi, les mandéens furent officiellement découverts par les Jésuites au milieu du XVI^e siècle à Hormuz. En Inde, les Portugais avaient découvert les Chrétiens de Saint Thomas (l'Apôtre) et on avait tout intérêt à croire que ces nouveaux soi-disant Chrétiens de Saint Jean (l'Évangéliste et l'Apôtre) auraient aidé les Européens dans leur expansion militaire et commerciale

1. Pour cette section, voir E. LUPIERI, *The Mandaean : the Last Gnostics*, Grand Rapids (MI) 2002, p. 61-126 (= *I Mandeï. Gli ultimi gnostici*, Brescia, 1993) et « The Mandaean and the Myth of their Origins », dans R. VOIGT (éd.), *Und das Leben ist siegreich! And Life is Victorious : Mandäische und samaritanische Literatur – Mandaean and Samaritan Literatures*, Wiesbaden 2008, p. 127-143.

2. Son existence a été signalée pour la première fois par U. MONNERET DE VILLARD, *Il libro della Peregrinazione nelle parti d'Oriente di Frate Ricoldo da Montecroce*, Rome 1948, p. 89-91 ; voir aussi A. DONDAINE, « Ricoldiana. Notes sur les œuvres de Ricoldo da Montecroce », *Archivum fratrum praedicatorum* 37 (1967), p. 161.

aux dépens des pouvoirs arabes et musulmans. La confusion entre les deux Jean dure jusqu'au xvii^e siècle, quand, pour justifier la présence du Baptiste dans les traditions mandéennes, les missionnaires commencent à penser que les mandéens devaient descendre des disciples palestiniens de Jean, vu que le Baptiste (différemment, on croyait, de l'Évangéliste) n'avait jamais laissé la Palestine. L'idée devint populaire parmi les Européens chrétiens lorsqu'on essaya d'organiser une nouvelle migration des mandéens, des terres contrôlées par les seigneurs musulmans à celles contrôlées par les Portugais. Cette migration, comme la mission catholique chez les mandéens, échouera, mais l'idée d'une migration originaire de la Palestine à la Mésopotamie et la Perse sera défendue dans un livre publié à Rome en 1652 par Carlo Leonelli, le missionnaire (carme déchaussé) Ignace de Jésus. Les histoires racontées aux missionnaires sont nombreuses et même contradictoires, comme celle du tombeau (avec le corps) de Jean le Baptiste qui serait mort et enseveli en Perse et qui est difficile à concilier avec une migration des disciples de Jean après sa mort en Palestine. En 1653, deux frères mandéens sont baptisés à Rome, où des savants maronites s'aperçoivent que les mandéens ne sont pas des chrétiens, mais des dualistes gnostiques, et que l'histoire d'une migration originaire n'a aucune possibilité d'avoir une base historique. L'idée sera ainsi abandonnée par la culture officielle occidentale et ne sera reprise qu'au xx^e siècle.

Quelques notes sur la structure socioreligieuse des communautés mandéennes³

Dans la deuxième conférence nous avons analysé quelques aspects de la structure socioreligieuse traditionnelle des communautés mandéennes et aussi discuté leurs noms. En particulier j'ai défendu l'hypothèse que *mandaiia* ne signifie pas *gnostiques*, mais qu'il est le correspondant d'*ecclésiastiques*, tandis que les *gnostiques* sont les *nasuraiia*, les seuls qui possèdent la connaissance secrète de leur tradition religieuse. Nous avons aussi discuté la possibilité d'un sacerdoce des femmes dans le mandéisme, soulignant le grand nombre de difficultés que cette hypothèse engendre si l'on analyse les textes liturgiques relatifs à l'ordination des *tarmidia* (« prêtres ») et des *ganzibria* (« évêques »)⁴. Nous avons après étudié des éléments de théologie, en particulier la structure du Royaume de la Lumière et celle du Royaume des Ténèbres. Le monde de la Lumière est stratifié, la divinité (la « Vie ») étant présentée dans la plupart des textes comme échelonnée sur quatre niveaux, l'un « fils » de l'autre, l'inférieur hypostasié comme Ptahil, le dieu-*technites* qui a créé ce monde. Dans les Ténèbres nous trouvons le Roy des Ténèbres qui, dans la préhistoire narrative a engendré un fils, Gap, une fille, Ruha (qui est l'Esprit, et quelques fois l'Esprit saint, ou Ruha d-Qudša) et, de cette dernière, un autre fils monstrueux et serpentiforme, 'Ur. Le vrai acteur de l'histoire est Ruha, la mère de tout ce qui est mal dans le monde. Lorsqu'elle comprend que Ptahil, l'élément le plus imparfait de la Vie, voudrait créer ce monde en utilisant de l'eau ou de la

3. Texte classique sur ce sujet : E. S. DROWER, *The Mandaean of Irak and Iran*, Oxford-Leyde 1937.

4. Contre J. JACOBSEN BUCKLEY, « The Evidence for Women Priests in Mandaeanism », *Journal of Near Eastern Studies* 59 (2000), p. 93-106.

matière de ténèbres, elle conçoit un plan pour emprisonner une partie de la Lumière. Elle se couche alors avec le fils de son précédent inceste et, après une grossesse de sept jours, enfante « les Sept » (les sept planètes) ; puis se couche avec son frère, et engendre « les Douze » (les signes du zodiaque) ; enfin avec son père, et engendre « les Cinq » (qui marquent la différence entre le 12 et le 7 et sont probablement des autres étoiles ou signes non zodiacaux). Avec ses 24 fils et filles, Ruha se présente à Ptahil (qui est aussi appelé Gabrail, le « Male El », mais aussi « Gabriel ») et lui offre leur aide pour conclure l'œuvre créatrice. Malheureusement il accepte. Nous avons souligné deux aspects du récit. D'un côté il est le bouleversement du récit gnostique (valentinien) de Sophia. Ruha, le principe féminin, réussit à conclure dans le royaume des Ténèbres ce que Sophia, qui voulait « connaître » son Père, n'a pu conclure dans le *Pleroma* de Lumière. De l'autre côté, je crois que nous avons ici une critique directe et farouche de l'éthique familiale zoroastrienne, qui exaltait les rapports incestueux, non seulement entre frères et sœurs (qui étaient normales dans les familles royales, de l'Égypte à la Perse), mais aussi entre pères et filles et entre mères et fils. Lorsque les Sassanides arrivèrent au pouvoir et que le zoroastrisme fut imposé (à la suite de persécutions) dans tout l'Empire, même cette éthique familiale fut proposée et encouragée. Ce qui ne signifie nécessairement pas que notre texte est d'époque sassanide, mais qu'il peut avoir joué un rôle de formation identitaire pour les mandéens à l'époque sassanide.

Le monde créé et la création d'Adam. L'histoire du salut

Dans la troisième conférence, nous avons avant tout étudié les idées et les traditions mandéennes sur la création du monde et d'Adam. Ptahil/Gabriel réussit à solidifier le monde *Tibil*, à partir de l'eau ténébreuse et de quelques particules de lumière, et procède, toujours aidé par Ruha et ses 24 fils et filles, à créer Adam. Comme dans les mythes gnostiques, le premier Adam ne peut pas se dresser sur ses jambes et être vivant, jusqu'à ce qu'une infusion d'esprit lui permette de vivre. À ce point, Adam doit être sauvé et récupéré de ce monde au monde supérieur. Ainsi commence l'histoire du salut. Manda d-Hiia (« Connaissance de [la] Vie ») est la principale figure d'intermédiaire entre la divinité et l'humanité et prend charge de la fonction de sauveur/révélateur de la connaissance mandéenne, à partir d'Adam, premier homme et premier mandéen. Adam reçoit ainsi l'illumination, apprend le mandéisme, récite les hymnes sacrés qui ont le pouvoir de le sauver, ainsi que tous les mandéens qui vont descendre de lui.

Nous avons rapidement analysé l'histoire de la mort d'Adam qui, lorsqu'il a mille ans, ne veut pas mourir et engage une longue discussion avec l'ange de la mort, qui est l'émissaire de la Vie. Le matériel narratif trouve des correspondances dans des légendes juives et chrétiennes sur la mort de Moïse, d'Abraham et même d'Esdras⁵. Enfin, selon la légende mandéenne, le fils d'Adam, Šitil (« Seth El »),

5. F. MIRGUET, « They Visited Heaven and Refused to Die : Anxieties of Discontinuity in the *Testament of Abraham* and in Ezra Traditions », dans T. NICKLAS *et al.* (éd.), *The Figure of Ezra between Early Judaism and Ancient Christianity* (à paraître). Je remercie l'auteur de m'avoir permis d'utiliser son article avant la publication.

accepte de mourir au lieu de son père. Comme il meurt, il est tellement heureux d'avoir abandonné son corps, qu'il envoie tous les *utria* (figures analogues aux anges) convaincre son vieux père, qui, finalement, accepte de mourir et de le rejoindre dans la Lumière.

Le monde a une vie programmée de 480 000 ans. L'âge cosmique est divisé en sept périodes de longueur décroissante, chacune sous l'influence d'une planète. L'histoire humaine est contenue entièrement dans le dernier âge cosmique, qui est le plus court, et est lui-même divisée en quatre âges. Chaque âge humain commence avec deux personnages, un homme et une femme, et se termine avec la destruction de l'humanité, dont seulement un homme et une femme survivent pour être les ancêtres de l'âge suivant. L'idée des quatre âges du monde est confluée dans l'histoire biblique : au commencement il y avait Adam et Ève; ils ont peuplé la terre, mais tout le monde est mort « par l'épée et la maladie (la peste) »; seulement Ram et Rud ont survécu et peuplé la terre, mais l'humanité est ensuite détruite « dans le feu »; seulement Šurbaï et Šarhab'il ont survécu et peuplé la terre, mais tout le monde meurt « dans le déluge ». Cette fois quatre personnes survivent : Nu (« Noé ») et sa femme Nuraita, avec Šum bar Nu (« Šem, fils de Noé ») et sa femme. Jusqu'à ce point toute l'humanité est mandéenne et a déjà été détruite trois fois, non pas comme châtiment, mais parce que la Vie a ainsi décidé. Nu et Nuraita ont seulement un fils, Šum, né avant le déluge. Ruha alors décide d'agir : elle séduit Nu et enfante Ham, Iam et Iapit. Ham (« Cham ») est l'ancêtre des noirs, Iam des Juifs, et Iapit (« Japhet ») des blancs (les Francs, les Chinois, les Gitans...). Šum va être l'ancêtre de tous et seuls les mandéens qui, de cette façon, sont les seuls véritables descendants d'Adam, différant biologiquement de tous les autres humains, qui sont des bâtards (raison pour laquelle on ne peut pas devenir, mais on doit naître mandéen). À ce point, le monde est devenu mixte; pour tourmenter la génération de la Lumière (les mandéens) Ruha va consolider le pouvoir des Ténèbres dans Tibil en constituant le judaïsme, le royaume des *kahnia* (*kohanim*, les prêtres juifs) avec leur temple. Pour le faire, on a besoin de Jérusalem. Alors Ruha se couche avec ses sept enfants, les planètes, et ressemble leur « mystère » (probablement sperme et sang menstruel) : ceci va être la substance impure avec laquelle ils réussissent enfin à bâtir la ville.

Une réponse de la Vie sera de faire convertir et séparer de Jérusalem 365 *tar-midia* (« disciples » ou bien « prêtres » mandéens ?) ou 360 prophètes, mais ils sont généralement tués par les Juifs. Alors – mais on a des narrations différentes – un des révélateurs mandéens (généralement Anuš Utra) descend dans la ville pour la détruire (dans les traditions mandéennes il n'y a qu'une destruction de Jérusalem, qui est unique et complète). Il peut agir tout seul ou bien avoir des assistants humains. Quelquefois on trouve ici la figure de Miriai, une jeune femme qui se convertit au mandéisme et cause la fin de la ville et du judaïsme – mais une histoire bien plus développée apparaît aussi : celle de Jean le Baptiste.

Jean le Baptiste

La dernière conférence a été consacrée entièrement à la construction et évolution de la figure de Jean dans le mandéisme. En général, on peut dire que le Jean « de l'histoire » selon les mandéens est l'instrument pensé par la Vie pour détruire le pouvoir des Ténèbres sur la terre, c'est-à-dire pour offrir à la Vie la raison officielle pour détruire le pouvoir des Juifs. Sa figure apparaît dans plusieurs contextes de la littérature mandéenne et encore plus dans les traditions orales, au moins de la façon dans laquelle les récits ont été racontés aux Européens. La figure de Jean se transforme au cours des siècles. Les écrivains et narrateurs mandéens semblent avoir utilisé quatre tableaux concernant son histoire : une narrative sur l'annonce de sa naissance à Jérusalem ; une sur sa naissance, toujours à Jérusalem, les risques qu'il a courus, y compris un sauvetage miraculeux sur une montagne sacrée dans le nord, et son retour dans la ville à l'âge de 22 ans ; une sur son activité de baptiste, prêcheur, prêtre mandéen et enfin prophète à Jérusalem pour 42 ans ; et une sur sa mort et le voyage de son âme à travers les cieux. Ces tableaux ont été développés de façons différentes dans les différents textes et traditions. J'ai essayé ailleurs d'étudier la stratification littéraire et narrative des matériaux sur Jean dans le mandéisme⁶. Dans cette conférence, j'ai souligné surtout la tentative du rédacteur des chapitres 18-33 du *Livre de Jean*. L'auteur, qui a vécu au commencement de la période de domination islamique, doit avoir été un prêtre mandéen qui a utilisé les matériaux traditionnels pour présenter Jean dans une lumière nouvelle. La grossesse miraculeuse de sa mère montre non seulement qu'il n'est pas un Juif, mais que sa nature est « surhumaine » : il est plus puissant que les démons et est caractérisé par des signes messianiques (étoile, feux, etc.). La tradition relative au baptême de Jésus par Jean a donné naissance à deux scènes baptismales différentes qui se passent dans le *Iardna*/Jourdain⁷ à Jérusalem. Dans la première, un Jésus faux et menteur obtient le baptême, même si Jean ne voulait pas le baptiser (mais de cette façon Jésus va fournir une victoire temporaire et illusoire aux forces du mal), tandis que, dans la deuxième, c'est Manda d-Hiia qui vient se faire baptiser par le vieux Baptiste, en réalité pour prendre son âme et l'accompagner dans la gloire céleste. Dans cette ascension, Jean paraît jouer le rôle qui était traditionnellement celui d'Adam, le premier homme et premier mandéen.

Toujours dans le *Livre de Jean*, nous apprenons que la maison céleste de Jean sera supérieure à celle d'Abatur, le père de Ptahil, qu'il y a un trône pour lui

6. E. LUPIERI, *Giovanni Battista fra storia e leggenda*, Brescia 1988, p. 193-395.

7. Comme dans les légendes qui n'ont pas une origine palestinienne, ce « Jourdain » coule à Jérusalem. Le Jourdain de Palestine est normalement appelé par les mandéens du nom arabe de Šatt-al-Urdun. En effet, dans la langue des mandéens, *yardna* est le nom donné à chaque fleuve, soit dans le monde de la Lumière, soit sur la terre. Ce ne signifie pas que les Mandéens appellent *iardna* tous les fleuves parce qu'ils les considèrent des extensions du Jourdain palestiniennes ou bien comme souvenir de celui-ci, qui serait particulièrement sacré, mais au contraire même le Jourdain palestinien est un *iardna* comme les autres. Je remercie ici Felice Israel qui a attiré mon attention sur E. J. PENTIUC, *West Semitic Vocabulary in the Akkadian Texts from Emar*, Winona Lake (IN) 2001, p. 86-87 : les textes nouvellement analysés prouvent la diffusion de l'expression, signifiant un « river flowing downward », dès l'antiquité et dans tout le monde sémitique (non pas seulement dans l'hébreu).

dans le ciel, qu'il va revêtir le vêtement de lumière que la Première Vie (le Dieu supérieur) avait donné à Adam et aux autres ancêtres des âges humains, enfin que les Sept et les Douze s'agenouillent devant lui et que tous les mandéens croyants pourront, grâce à lui, suivre son exemple. Jean devient ainsi le fondateur de cet âge, le père spirituel des mandéens du temps présent. Pour le rédacteur du *Livre de Jean* 18-33, l'exaltation de Jean devrait aider les mandéens à sortir de l'impasse religieuse et théologique causée par la victoire de l'islam et la compétition avec le christianisme : Jean devient un prophète qui prévoit la venue de Muhammad, et est un intermédiaire de la Vie à l'intérieur d'un monothéisme où les intermédiaires traditionnels ont presque disparu. Il est une espèce de Fils, surhumain, supérieur aux pouvoirs astraux, presque divin.

Mais la tentative ne réussira pas. Bien que Jean apparaisse dans deux prières très utilisées (*Abahatan Qadmaia* et *Asut Malka*) et dans deux passages d'une interprétation ésotérique-spirituelle des liturgies (*Alp Trisar Šuialia*), où il est semblable et même supérieur à Adam et, dans un cas, peut-être, supérieur à Šitil, il est resté un homme exceptionnel, mais un homme, même dans les traditions orales contemporaines et dans la conscience des mandéens. Il a baptisé à Jérusalem, mais il n'a pas inventé le baptême⁸. Il a néanmoins converti et baptisé 360 ou 365 *tarmidia* (disciples ou prêtres ?) qui, après sa mort, seront tous tués à Jérusalem, de façon que la Vie intervienne et détruise la ville des Juifs et leur pouvoir sur la terre.

8. Le créateur du baptême des mandéens est Bihram ou Bahram, une figure céleste dont le nom correspond à celui de Vereθraγna. Cette divinité indo-iranienne (identifiée avec Héraclès à l'époque hellénistique) était la divinité protectrice des souverains de la Characène à l'époque formative du mandéisme dans le sud de la Mésopotamie (E. LUPIERI, *The Mandaean : the Last Gnostics*, Grand Rapids [MI] 2002, p. 163 164 ; on m'a critiqué pour n'avoir pas démontré d'une façon suffisamment claire la raison de la connexion de Vereθraγna avec le baptême, mais je crois que, au moins à partir des études de E. Benveniste et L. Renou, on a accepté que la divinité indo-iranienne, dans ses plusieurs manifestations, n'est pas seulement celui qui détruit de monstrueux adversaires, mais aussi celui qui permet l'écoulement des eaux primordiales : E. BENVENISTE, L. RENOU, *Vr̥tra et Vr̥θraγna*, Paris 1934).